

LE FÉMINISME ATYPIQUE DE KEN BUGUL OBSERVÉ À TRAVERS SES ŒUVRES

Marguerite Oubadjile BADJI

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

maguybadjio@gmail.com / maguybadji@yahoo.fr

Résumé : La romancière sénégalaise Ken Bugul a choisi de bouleverser le schéma traditionnel d'écriture (une vie exemplaire pleine de réussite, une pudeur légendaire) en faisant des révélations sur sa vie et en levant le voile sur certaines pratiques. Cependant, elle dérouté à cause de ses diverses prises de position contradictoires. Dans cet article, nous avons montré que dans différents domaines tels que les travaux ménagers ou champêtres, la polygamie, la sexualité, la vie de couple, l'éducation des filles etc., elle fait des revirements. Ces derniers s'expliquent par sa volonté de prendre parti pour la femme en général et de se rendre compte qu'elle doit également défendre les minorités. C'est ce qui explique la particularité de sa lutte, son féminisme atypique.

Mots-clés : Féminisme, Particularité, Revirement, Coutumes, Travail

KEN BUGUL'S ATYPICAL FEMINISM SEEN THROUGH HIS WORKS

Abstract : The senegalese novelist Ken Bugul has chosen to disturb the traditional writing scheme (a model life full of success, legendary modesty) by making revelations about her life and by breaking the silence about certain practices. However, she confuses her reader because of her various contradictory positions. In this article, we have shown that in different areas such as housework and rural work, polygamy, sexuality, education of girls, couple life... she makes swings. These can be explained by her desire to take into account women in general and to realize that she must also defend minorities. This is what explains the particularity of her feminism.

Keywords: Feminism, Swings, Tradition, Work, Particularity

Introduction

Le féminisme peut être défini comme un mouvement qui recherche le bien-être de la femme et son épanouissement. En le découvrant en Europe, la romancière sénégalaise Ken Bugul y adhère grâce à ses amies occidentales. Elle prend parti pour toutes les préoccupations dudit mouvement dans son action de tous les jours. C'est ainsi que dans son œuvre romanesque la femme est au centre de sa réflexion. Elle dénonce les injustices, le mépris de l'homme, les pratiques rétrogrades, bref, tout ce qui peut entraver l'épanouissement de la femme. Cependant, cette romancière dérouté par ses prises de positions et surtout ses contradictions. Dans certains de ses romans, elle est en phase avec les idéaux féministes et dans d'autres (ou parfois le même roman), elle les réfute catégoriquement : c'est ce qui fait sa particularité et explique le choix de notre travail. Qu'est-ce qui expliquerait de tels revirements ? Pourquoi à un moment donné de sa vie la romancière fait des revirements

spectaculaires ? Le présent article s'appuyant sur quelques-uns de ses romans tels que *Le Baobab Fou* (1982), *Cendres et Braises* (1994), *Riwan ou le Chemin du sable* (1999) se propose d'étudier les raisons d'un tel choix voire des différentes voltefaces. En d'autres termes l'objectif majeur de ce travail est une recherche de pistes qui permettent de comprendre les diverses contradictions de Ken Bugul. Nous allons d'abord nous intéresser à sa position sur les travaux domestiques et champêtres ensuite la polygamie et enfin la sexualité entre autres.

1. La répartition des travaux au sein de la famille

C'est l'occasion pour Ken Bugul de dénoncer le dur travail abattu par la femme mais surtout l'absence de soutien de l'homme. Elle choisit l'image de l'épouse ou de la mère qui ne ménage aucun effort pour le bien-être des siens (le mari et les enfants). Elle est la première à se réveiller pour assurer tous les travaux domestiques et parfois y associe ceux champêtres. Elle est également la dernière à dormir après s'être assurée que tout va bien. C'est dire que le quotidien de cet être est fait de tâches. Dans *le Baobab Fou*, Ken Bugul prend l'exemple de la femme mariée en tant que mère de famille, elle n'a aucun répit car elle doit travailler d'arrache-pied pour mettre les siens dans de bonnes conditions :

Elle était fatiguée la mère : le soleil, l'air ne bougeait pas d'un pied ; ce mil qu'elle avait coupé, séché, pilé, préparé et donné à manger à sa famille. Elle était la dernière à se coucher tous les soirs après s'être assurée que tout était rentré, rangé.

Ken Bugul (1982 : 12)

Dans toute sa production romanesque, Ken Bugul décrie également le plus souvent ce travail harassant. Dans *Cendres et Braises* les deux belles-filles de Saër Mboup un des personnages de l'œuvre travaillent âprement :

Les deux jeunes épouses rivalisaient d'ardeur à piler le mil, à aller chercher l'eau au puits, à aller ramasser des fagots et des graines, à préparer tôt et bien le repas. Quand le soleil las de sa course, songeait à se coucher, les deux femmes [...] s'asseyaient devant la concession familiale.

Ken Bugul, 1994 : 138)

Ces femmes s'épuisent dans différentes activités quotidiennes. La romancière fustige l'absence d'équité dans la répartition des travaux ; ce qui est synonyme du maintien des femmes dans une situation de servitude, d'infériorité. Nouréni Tidjani Sépos remarque que la femme a une situation semblable à celle du travailleur mais elle demeure plus opprimée que ce dernier. Il déclare :

La femme et le travailleur ont ceci de commun : ils sont tous deux opprimés. Mais si la question de la femme est un aspect de la question sociale, la femme est doublement opprimée puisque même dans les ménages des travailleurs, toute une série de préjugés et de traditions la maintient dans une situation inférieure.

Sépos (1987 : 265)

Ces propos montrent la situation critique de la femme qui est opprimée dans son propre foyer. De plus, la tradition et les préjugés la confinent dans cette situation d'esclave. En guise d'exemple Ken Bugul évoque dans *Le Baobab Fou* une série de comportements rigoureux auxquels la femme est destinée en Afrique. Il s'agit de l'apprentissage à devenir « femme » et celui-ci passe par une maîtrise parfaite des travaux domestiques (cf. *Baobab Fou* p.157). Cette situation est aussi dénoncée dans *Le collier de chevilles* d'Adja Boury Ndiaye une autre romancière sénégalaise. Elle avoue que chez Tante Lika (un des personnages de l'œuvre) « toutes les matinées étaient consacrées aux travaux domestiques. Seulement, au cours de l'après-midi, à partir de quinze heures, il commençait à y avoir du répit... » (Ndiaye, 1982 : 35) et montre par la même occasion le travail harassant. En aucun cas Ken Bugul ne montre le soutien de l'homme ou fait sentir son apport dans ces travaux. Autrement dit, le travail de celui-ci n'est pas tellement consistant ou n'apparaît pas tellement dans l'œuvre romanesque de la romancière. Dans ses deux premières œuvres à savoir *Le Baobab Fou* et *Cendres et Braises*, elle évoque certes le travail champêtre des hommes. Toutefois, même pour ce cas de figure, les femmes font le plus dur de la tâche. En effet, elles les rejoignent aux champs après leurs travaux ménagers. Elles y restent jusqu'au soir et reviennent toujours chargées de fagots de bois sur la tête alors que l'homme ne se préoccupe pas de ramener du bois. De surcroît, arrivées à la maison, elles reprennent les travaux domestiques (entretien, cuisine, nettoyage, vaisselle...) au moment où l'homme se prélassé. Seule la famille de Saër Mboup dans *Cendres et Braises* fait plus ou moins exception. Cette dernière est admirée par Ken Bugul grâce à l'équité des travaux champêtres et aussi à l'entente, la compréhension entre les différents membres de la famille. Elle avoue : « J'avais toujours trouvé chez Saer Mboup une famille dynamique, harmonieuse dans le travail. Des plus grands aux plus petits, chacun participait à une vie rythmée par le mil et l'arachide » (Ken Bugul, 1994 : 23). Cette famille donne un bel exemple de cohésion et d'entente. Elle est très soudée dans les travaux champêtres et chacune de ses composantes vient en appoint aux autres.

Mais même dans ce foyer le service ménager et l'entretien de la progéniture sont dévolus à la femme ! Par ailleurs, dans *Riwan* ou *Le Chemin du sable*, le travail abattu par les hommes apparaît avec insistance sous l'injonction du Marabout. Ce personnage de l'œuvre de Ken Bugul possède de grandes surfaces pour la culture. Il sollicite souvent ses disciples pour l'aménagement de ses domaines et pour l'agriculture. Il a aussi à sa disposition (chez lui) un disciple très dévoué, Riwan qui se charge des travaux domestiques (balayer la cour, chercher le bois, puiser l'eau...) à la place des épouses du maître des lieux. Mais à y voir de près, ce sont des privilèges qu'ont les « sokhnas » (épouses du marabout). En effet, ces disciples qui abattent tous les travaux ménagers ne le font pas pour les femmes mais recherchent les bénédictions de leur guide. En d'autres termes, ils sont conciliants envers les femmes et acceptent de travailler durement à cause du ndigueul (injonction maraboutique à respecter impérativement car c'est le garant de leur paradis). Cependant, cette même romancière qui décriait le travail des femmes dans son œuvre se réjouit de celui-ci dans *Riwan* ou *Le Chemin du sable* ou dans *De l'autre côté du regard*. Elle rejette donc

l'idée selon laquelle les femmes africaines travaillent beaucoup. Elle pense que cela a un rendement car ce travail abattu a permis aux femmes de bâtir peu à peu des empires économiques et de développer leurs nations. Elle déclare :

[...] on nous reprochait ici de trop travailler. Essayez de dissuader les femmes de Dantokpa ou du Grand Marché de Lomé de rester à la maison parce qu'elles travaillent trop ! Elles vous enverraient paître ailleurs. Elles travaillent, gagnent de l'argent et parfois plus de liberté que les hommes.

Ken Bugul, 1999 : 187)

Elles parviennent à avoir une autonomie financière et peuvent aider leurs proches au plan économique et social, grâce à des métiers tels la teinture, le jardinage, la couture, le maraîchage, le commerce... Ken Bugul s'indigne :

Qui parlait de ces femmes milliardaires qui avaient commencé par vendre des oranges au bord des routes et qui à présent faisaient tourner des usines et des holdings en Occident, contribuant ainsi à créer des emplois, à nourrir des familles dans des pays qui leur refusaient le visa d'entrée ?

Ken Bugul, 1999 : 186)

Ainsi, l'autonomie financière de ces femmes leur donne une certaine liberté et progressivement, elles peuvent affronter le joug masculin ainsi que certaines pratiques.

2. Un regard controversé sur différentes pratiques

En fervente adepte du féminisme, Ken Bugul va s'attaquer à une injustice qui apparaît dans la vie du couple et qu'elle pense être une entrave pour la femme. En effet, dans le couple « *l'homme pouvait investir plusieurs sentiments à l'endroit de plusieurs femmes, mais la femme n'avait pas elle, cette possibilité* » (Ken Bugul, 1994 : 64). L'homme a la possibilité d'éprouver des sentiments d'amour à l'endroit de femmes différentes. De ce fait, il met une épée de Damoclès sur la tête de ses compagnes qui doivent respecter ses moindres désirs. Elles se comportent en esclave pour faire plaisir à l'homme : « *tour à tour chaque femme prenait quatre jours pendant lesquels elle lui massait les pieds le soir, la tête baissée comme une servante antique* » (Ken Bugul, 1982 : 152). Cette situation révolte aussi l'héroïne de La Princesse de Tiali de Nafissatou Niang Diallo :

Fary admettait malgré elle cette différence de hiérarchie sociale qui faisait de son père un roi, de ses femmes [...] des esclaves. Il y avait toujours la meilleure part, les bons repas, les meilleurs vêtements, le meilleur lit. Il avait droit au repos, au massage. Il pouvait se fâcher, insulter, frapper, il bénéficiait toujours du respect et des égards.

Niang- Diallo, fort maudit (28)

Les femmes doivent de surcroît tout supporter de la part de ce dernier pour ne pas être abandonnées ou si elles ne souhaitent pas non plus laisser leurs places à d'autres femmes. L'homme a droit, donc, à un traitement de faveur quel que soit le temps ou l'heure l'épouse doit être à son petit soin et l'accueillir en monarque. La romancière sénégalaise Nafissatou Niang Diallo rapporte une scène pareille dans son

œuvre *Le Fort maudit*. Malgré le retour tardif du chef de famille, il est accueilli en monarque et ses épouses apparaissent comme des servantes, des esclaves et non des compagnes :

La famille attendait le chef, l'un derrière l'autre, le long de la palissade. La plus jeunes des épouses présenta une callebasse remplie d'eau à Ibra qui se lava les mains et le visage. Mbenda Diali (une autre épouse) étendit la natte et les couvertures pour le repos du guerrier. Elle lui lava les pieds qu'elle sécha avec son pagne.

Niang- Diallo, fort maudit (31-32)

C'est dire que pour la romancière cette situation injuste permet à l'homme en général de faire tout ce qu'il veut mais surtout montre les limites de la femme contrainte par son éducation ou la société de tout accepter. En réalité le comportement de la femme dans la société africaine est une source de contrôle permanent (la famille, l'entourage, la société entière). La narratrice rapporte les supposés commérages des voisins sur sa vie si elle se permet de montrer au grand jour sa vie amoureuse en ces termes : « la fille de telle, elle passe la nuit dehors : elle est trop libre, ce n'est pas bien pour une femme. Ah ! La femme et ses chaînes ! » (Ken Bugul, 1994 : 59). Ces propos prouvent l'absence de liberté de la femme et montrent qu'elle ne peut se divertir, sortir... au risque d'être considérée comme une dépravée. Son comportement est suivi de près par les siens, son entourage immédiat voire la société car elle doit rendre compte un jour. De ce fait, dès le bas âge la jeune fille est préparée à cette situation, c'est-à-dire à comment devenir femme synonyme d'un être doux, tendre, soumis, obéissant :

C'était l'apprentissage de la femme à cette époque : un être qui acceptait. Quand les vertus de la virginité, les vertus domestiques, les vertus de dépôt de vie, les vertus de la soumission et de l'obéissance étaient acceptées pleinement, on avait atteint le but qui était patience, disponibilité et humilité.

Ken Bugul (1981 : 157)

Certes, cette éducation des femmes est utile car elle leur donne des qualités. Mais Ken Bugul pense qu'elle ne profite en réalité qu'à l'homme. Autrement dit, toutes ces qualités recherchées chez la femme la conditionnent car elles la façonnent pour le bonheur de l'homme. Elle rejoint ainsi ses consœurs féministes qui fustigent le cantonnement de la femme à travers son éducation en créant une hyper dépendance envers l'homme. Aminata Sow Fall évoque le pouvoir de l'éducation et du milieu sur la femme en ces termes :

L'éducation à l'étrange pouvoir de modeler l'individu selon les normes inviolables et de le rendre quasi impuissant de toute tentative de se libérer de ces normes [...]. Elle (la femme) était conditionnée par un milieu où toute tentative de libération était considérée comme un scandale, une trahison

Sow- Fall, 1976 : 63)

Tout est entrepris en fonction ou par rapport à l'homme. La preuve dans *Cendres et Braises* quand la narratrice se rend compte de la trahison de son compagnon, elle accepte la situation avec tous les risques (attente douloureuse, solitude...). Elle avoue : « J'étais consciente de ce qui se passait, et je m'y complaisais parce que conditionnée, en tant que femme, à être là uniquement pour l'homme. Inconsciemment j'aimais me retrouver ainsi » (Ken Bugul, 1994 : 64). La perpétuation d'une telle pratique dans la société africaine précisément sénégalaise est possible à cause des croyances et de l'éducation traditionnelle. Cette dernière a comme soubassement la société. Elle privilégie donc le groupe au détriment de l'individu. Elle est plus rigoureuse avec la femme car celle-ci est appelée à avoir des enfants et leur sort dépend de sa conduite. Abdoulaye Bara Diop déclare à ce propos :

Les wolofs croient que le sort de l'enfant – aussi bien que sa santé physique que mentale, sa réussite sociale, son bonheur- dépend de la conduite de la mère. Ils ont cette notion ndey- ju liggéey : « mère qui a travaillé » voulant dire en fait, épouse modèle. Une femme dont la conduite vis-à-vis du mari est irréprochable aura des enfants qui réussiront.

Diop (1981 : 23)

Cette croyance conditionne les femmes et les oblige à une soumission totale à leur mari. Elle les contraint à se conformer aux normes sociales (respect des us et coutumes, des interdits, des parents et plus tard du mari...). Elle ne doit en aucun cas faillir à cela, pour ne pas jeter l'opprobre sur sa descendance, pour ne pas subir le courroux de la société, pour se mettre à l'abri de la médisance, de la risée publique.

Par ailleurs, Ken Bugul fustige également une pratique courante dans les sociétés africaines : la vérification de la virginité de la jeune fille. Elle s'offusque du fait que celle-ci ne s'applique qu'à la femme et pourtant elle n'est pas la seule à se marier. Elle révèle que « dans la tradition on disait qu'une jeune fille devait arriver vierge au mariage. Dans la religion on disait qu'une jeune fille devait rester chaste » (Ken Bugul, 2003 : 95). La sauvegarde de la virginité n'est imposée qu'à la jeune fille et « pendant la nuit de noces l'homme monterait sur elle et fouillerait ses entrailles pour en sortir la preuve qu'elle avait su attendre la pureté » (Ken Bugul, 1982 : 166), et par la même occasion vérifier si elle s'est bien comportée dans sa jeunesse, si elle a su respecter les injonctions de la tradition ou /et de la religion. Ken Bugul dénonce cette injustice sociale sélective. En effet, quand le mariage doit être consommé la famille de la mariée est sur le qui-vive surtout la mère car elle redoute les conséquences tandis que l'homme et les tiens n'ont pas de soucis majeurs à se faire. La romancière s'écrie : « Que d'enjeux la virginité d'une jeune fille suscitait : d'ordre moral, psychologique, social, matériel. Tant de jeunes filles s'étaient jetées dans le puits pour avoir connu la miche de pain vidée de sa mie et accrochée sur la palissade d'une maison silencieuse ! » (Ken Bugul, 1999 : 76). Ces propos démontrent la psychose de la jeune fille et de sa famille. De ce fait, certains parents prennent les devants en faisant des tests réguliers à leurs filles dont le plus célèbre est celui de « l'œuf ». Ce dernier consiste à examiner l'appareil génital de la femme en y introduisant un œuf. Les mères de familles ou les grands- mères de temps en temps amènent leurs filles ou petites filles chez une

praticienne qui vérifie leur virginité par ce test. Calixte Beyala s'offusque contre cette tradition obscurantiste qui contraint le corps de la femme dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* ou dans *Assèze l'Africaine*. Ce test est aussi critiquée par Lydie Dooh- Bunya, une romancière camerounaise. L'héroïne de son œuvre, Zinnia le reproche à sa mère : « je n'oublierai jamais cette humiliation. Jamais je n'oublierai que tu m'as traînée chez une matrone pour me faire examiner, afin de t'assurer que j'étais encore vierge » (Dooh- Bunya, 1977 : 192). D'autres familles plus radicales procèdent simplement à l'ablation pour parer aux conséquences d'un éventuel mauvais comportement de leur fille qui risque de subir les foudres des siens et de la société. Pour la romancière sénégalaise plusieurs possibilités s'offrent à la « fautive » : le rejet susceptible des siens et le suicide. Elle peut choisir par manque de courage de « subir les allusions incessantes et humiliantes du mari ! Sans parler des ennemies potentielles parmi les belles-sœurs qui convoitaient d'autres épouses pour le frère trompé et qui s'en servaient comme une arme redoutable pour blesser une femme, ses enfants et les enfants de ceux-ci ! » (Ken Bugul, 1999 : 76). Cette fille va souffrir toute sa vie durant à cause d'un moment de faiblesse avec un homme. Elle vivra en solitaire ou pis, elle baissera la tête tout le temps dans la société. De surcroît, sa mère peut également faire les frais de cet écart de conduite car certains hommes n'hésitent pas à opter pour une solution radicale à savoir la répudiation. Ken Bugul y voit une certaine persécution de la femme.

En réalité, l'enfant a deux parents, pourquoi quand il est fautif la faute retombe toujours sur la mère ? Pourquoi seuls les enfants de sexe féminin doivent subir les conséquences de leurs inconduites de la part de la société ainsi que leurs mères ? De surcroît, la jeune fille a commis la faute avec un homme et non avec la mère ou une autre femme. Alors pourquoi la femme doit elle seule expier la faute ? Toutes ces questions traduisent la préoccupation de la romancière et son combat pour un changement de mentalités. Pour elle, il est injuste que la mère après avoir réussi cette épreuve de vérification de sa virginité quand elle était jeune doive attendre avec anxiété le tour de sa fille et la refaire avec cette dernière. C'est dire qu'elle est sujette à un contrôle permanent. C'est la raison pour laquelle la narratrice croit que « être femme dans ce contexte là et ailleurs était une transposition permanente » (Ken Bugul, 1994 : 119). La condition de la femme est donc une sorte de statut à vie car elle est immuable. C'est cela que refuse Ken Bugul et c'est tout le sens de son combat. Elle fustige ce confinement de la femme, cette limitation de la liberté, sa restriction à trois verbes : « *concevoir, admettre, tolérer* ». En outre, ces trois verbes forment une entité car si l'un fait défaut, la femme ou la jeune fille, risque d'être reléguée au second plan ou d'être répudiée. Le premier « concevoir » est la source de beaucoup de problèmes dans le couple. En fait, la procréation est la finalité du couple dans la tradition africaine. Beaucoup de romanciers tels que Guy Menga, *La palabre stérile* 1968 ou Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances* ont largement évoqué la culpabilisation des femmes qui ne parviennent pas à procréer car on leur a inculqué l'idée selon laquelle le but premier du mariage est la procréation. Loutaya l'héroïne de *La Palabre stérile* déclare :

L'œuvre de procréation est sacrée et toute personne qui s'y refuse, doit subir le supplice et le châtement prévus par la coutume [...]. Certes, à présent toutes ces menaces et tous ces supplices n'existaient plus, mais les railleries, les moqueries, le mépris les avaient remplacés.

Menga (1968 : 35-36)

C'est la raison pour laquelle la société voit mal un couple sans enfants. Malheureusement selon Ken Bugul la stérilité du couple est attribuée souvent, à tort, à la femme. On lui fait croire que quand elle est dans ce cas de figure, qu'elle a failli à sa mission première. La narratrice de *Cendres et Braises* affirme : « une femme qui ne faisait pas d'enfants était une femme qui n'avait pas d'occupations importantes » (Ken Bugul, 1994 : 139). La procréation est le premier rôle attribué au couple mais surtout à la femme. Quelles que soient son instruction, sa richesse, sa beauté et sa liberté, elle doit assurer cette fonction sinon elle a échoué. La preuve dans *Rencontres essentielles* de Thérèse Konh – Moukory cité par Pierrette Herzberger – Fofana, la sœur de l'héroïne résume ainsi la situation :

La réussite d'une femme ne se limite pas à ses diplômes, ni à sa situation professionnelle. Ta vie intime, c'est-à-dire ton mariage et tes enfants occupent sinon la première place, du moins une place égale. Lorsque cette vie privée est un échec, la richesse et la réussite professionnelle perdent leur importance.

Herzberger- Fofana, (000:238)

Ken Bugul fulmine contre cette injustice que subit la femme africaine au sein de son couple car parfois l'homme au lieu de soutenir sa compagne épouse une autre femme qui peut se retrouver dans une situation identique. Cependant, Ken Bugul, à la différence des autres féministes, se contredit d'une œuvre à une autre ou parfois dans la même œuvre et c'est ce qui fait sa particularité. C'est ainsi, par exemple, dans *Le Baobab Fou*, elle reconnaît que la société africaine a des valeurs qui sont positives pour la femme. Elle défend certaines pratiques telles que le mariage précoce car pour elle, il permet à la jeune fille d'éviter les grossesses indésirées et les avortements. Elle affirme après son avortement qu'en Afrique : « un système de valeurs préétablies, une approche plus saine de la sexualité empêchent cette situation. Ainsi le mariage précoce chez la femme. L'avortement était rare dans n'importe quel village traditionnel » (Ken Bugul, 1982 : 65). En termes plus clairs, le fonctionnement de la société traditionnelle empêche les grossesses extra conjugales, le libertinage sexuel, la prostitution bref toutes les tares de la société moderne. Ce sont les exodes, les exils qui altèrent « l'échelle des valeurs » sociales. C'est le contact avec d'autres valeurs qui a détérioré les valeurs africaines et elle en est une parfaite illustration. Pourtant, dans *Riwan ou le chemin du sable* elle dénonce le fait de donner de petites filles en mariage à des hommes qui ont l'âge de leur père ou de leur aïeul.

Dans *Cendres et Braises*, elle critique des coutumes qui empêchent la femme de s'épanouir sexuellement au risque d'être considérée comme une dépravée. Elle ne peut s'afficher avec son petit ami blanc parce qu'elle a peur des commérages et surtout elle ne veut faire du tort à sa mère. Elle explique à ce dernier qu'elle ne peut pas passer la nuit avec lui par crainte d'être découverte. Elle avoue aussi que les

voisins, la famille ...ont un droit de regard sur sa sexualité cf Ken Bugul, 1994 : 59. Elle s'insurge dans *Riwan ou le chemin du sable* contre le fait d'imposer aux jeunes filles la préservation de leur virginité jusqu'au mariage car « *la société a besoin de vérifier par elle – même [...] de s'assurer de la virginité de la jeune fille* » (Ken Bugul, 1999 : 48 et elle remarque à la page suivante que ce n'est pas le cas pour l'homme. La femme ne peut donc vivre sa sexualité librement à cause des différentes chaînes sociales. Dans cette même œuvre, elle raconte certains aspects de sa vie de déviance et pourtant lors de son mariage elle se désole de ne pouvoir offrir à son mari, le Sérigne un corps « intact » : « Comment offrir à ce Sérigne, un corps meurtri par des amours sauvages, ce corps blessé par les griffes d'une vie tumultueuse (...). J'avais honte de n'avoir pas voulu appartenir à une société, à des valeurs, à des références, à des repères » (Ken Bugul, 1999 : 154).

Ken Bugul reconnaît que la femme n'est pas très libre mais aussi réfute l'idée de lui donner une liberté incommensurable qui serait synonyme de libertinage ou d'un bouleversement social. Elle préconise que cette liberté de la femme prenne en compte différents aspects. Pour elle, « la liberté ce n'était pas de faire, ce qu'on voulait, mais de voir si tout ce qu'on faisait, on le voulait vraiment, et pour soi-même, sans bien sûr porter préjudice aux autres » (Ken Bugul, 2005 : 168). C'est dire que cet auteur pense que la liberté englobe beaucoup de choses, il ne faut pas penser seulement à la personne concernée mais il faut également s'intéresser aux autres. Par ailleurs, elle fait dans sa troisième œuvre l'éloge de la polygamie arguant qu'elle permet à la femme d'avoir du temps libre pour elle puisqu'il y a une autre femme pour s'occuper du mari. La polygamie permet à l'homme de vivre en harmonie et non dans un mensonge permanent avec les femmes. Dans le cas du mariage forcé ou de raison, il a la possibilité de vivre avec celle qu'il aime en secondes noces. Elle s'exclame dans *Cendres et Braises* face au dilemme d'un personnage déjà marié et qui est tombé follement amoureux d'une autre fille : « dans mon pays le mariage arrangeait ces situations » (Ken Bugul, 1994 : 79). Pour la romancière donc la polygamie empêche de commettre l'adultère contrairement à la monogamie. Elle remarque : « Dans mon pays le mariage arrangeait ces situations et on criait à bas la polygamie ; mais les hommes ici épousaient une femme, avaient des maitresses et vivaient dans l'infidélité permanente et on criait vive la monogamie. (Ken Bugul, 1994 : 79). Pourtant dans *Le Baobab Fou*, elle soutient le contraire. Elle remarque que la polygamie maintient la femme dans une situation d'esclavage. Celle-ci ne vit que pour le mari, pour le plaisir de ce dernier. Elle ne cautionne pas une telle situation faisant de l'homme le seigneur, le maître absolu et ses compagnes des servantes. Elle s'exclame :

Je ne savais pas comment j'arriverais à faire de l'homme un jour cet autre moi-même, celui de qui ma survie dépendrait, je ne pourrais pas être comme ces femmes qui le soir, attendaient le mari plus que l'air qu'elles respiraient. Dès que l'homme rentrait, toutes ces femmes s'affairaient autour de cette masse de sueur set de fatigue, lui prodiguant mille attentions, mille craintes, mille plaisirs.

Ken Bugul, (1982 : 133)

Ces différents exemples montrent parmi tant d'autres les diverses contradictions de la romancière mais surtout sa particularité car elle est mue par une amélioration des conditions de vie de la femme.

Conclusion

En définitive le féminisme de Ken Bugul apparaît sous divers angles. Elle est une fervente défenseuse de ses congénères et œuvre pour une amélioration de leur condition de vie mais sa particularité est qu'elle est pleine de contradictions. Nous avons pu montrer que dans plusieurs domaines tels que les travaux ménagers ou champêtres, la sexualité, la polygamie, la vie de couple, l'éducation... elle fait des revirements spectaculaires. Ceci s'explique à notre avis par son envie de rechercher le meilleur pour ses semblables. C'est la raison pour laquelle, dans son analyse, elle prend en compte les positions des minorités. En d'autres termes, Ken Bugul fait des volte-faces en réalisant qu'il existe des femmes qui sont heureuses dans des situations identiques à celles critiquées. Elle rehausse par la même occasion son féminisme car elle ne craint pas de se dédire et cela traduit son degré d'engagement.

Références bibliographiques

- Beyala, C. (1987). *C'est le soleil qui m'a brûlée* ; Paris : Stock
- Beyala, C. (1994). *Assèze l'Africaine* ; Paris : Albin Michel
- Dooh- Bunya, L. (1977). *La Brise du jour* ; Yaoundé : CLE
- Diop, A. B. (1981). *La famille wolof* ; Paris : Karthala.
- Herzberger-Fofana, P. (2002). *Littérature féminine francophone de l'Afrique noire* ; Paris : L'Harmattan
- Ken, B. (1982). *Le Baobab Fou* ; Dakar : NEA
- Ken, B. (1994). *Cendres et Braises* ; Paris : L'Harmattan
- Ken, B. (1999). *Riwan ou le chemin du sable* ; Paris : Présence Africaine
- Ken, B. (2003). *De l'autre côté du regard* ; Paris : Le serpent à plumes
- Ken, B. (2005). *Rue Félix Faure* ; Paris : Hoebeke
- Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des Indépendances* ; Paris : Seuil
- Menga, G. (1968). *La palabre stérile* ; Yaoundé : CLE
- Ndiaye, A. N. B. (1983). *Le collier de cheville* ; Dakar : NEA
- Niang-Diallo, N. (1980). *Le Fort maudit* ; Paris : Hatier
- Niang-Diallo, N. (1987). *La princesse de Tiali* ; Dakar : NEA
- Sepos, N. T. (1987). *Aspect de la critique africaine* ; Lomé : Ed. Haho
- Sow- Fall, A. (1976). *Le Revenant* ; Dakar : NEA